

CHERE MADAME

Frédéric Jésus

De : igor.davis@mondial.net

Envoyé : vendredi 13 mars 2022 à 18:44

À : suzanne.debohène@mondial.net

Objet : Chère Madame, chère Suzanne, mon amour

Chère Madame, chère Suzanne, mon amour,

Vous ne me connaissez-pas, et je sais presque tout de vous. Vous n'avez jamais croisé mon visage – surtout pas mon visage ! – ni flairé mon odeur ni entendu ma voix. Alors que moi, il me suffit de guetter les humeurs de votre lampe de chevet bas voltage, derrière le rideau de tulle, pour savoir si vous décidez de vous lever avant le soleil ou de vous lover dans le sommeil (oui, sachez dès maintenant que j'aime écouter les mots que j'écris). A défaut et dans l'attente de me trouver du même côté du rideau que vous, ou de m'y perdre, je passe moins de temps à jouer avec les mots qu'à vous suivre sans relâche. Je sais tant *de* vous, à force. Et aussi, depuis le début, beaucoup *sur* vous : vos noms, prénoms, âge, adresse, portable, courriel, je les ai notés comme il se doit, et cela me suffit amplement. Depuis lors, c'est ce que je découvre et apprend de vous au quotidien qui me bouleverse pour de vrai. Vous travaillez peu, vadrouillez beaucoup, et avec quelle noblesse ! C'est pour moi un régal de rôder dans vos parages. Non, vous ne m'avez jamais vu, ou bien peut-être avez-vous vaguement aperçu tel ou tel soir, sans y prêter attention, le reflet de ma silhouette dans une vitrine, le visage noyé sous mon chapeau, de l'autre côté du trottoir. Je ne suis que cette ombre anonyme, ou seulement le reflet de cette ombre, mais je me faufile près de la vôtre, éclairé, que dis-je ?, ébloui du matin au soir par les lueurs sans pitié de votre insolente beauté. Au premier regard posé sur elle j'ai su que rien n'irait comme prévu entre nous.

Oui, comme prévu. Mais ne me demandez pas pourquoi je suis là, si près de vous, et si souvent, invisible pourtant : je ne peux ni ne dois vous le dire. D'ailleurs il n'y a pas de « pourquoi » qui tienne. Ne subsiste qu'un « comment » qui a oublié sa façon avec sa raison d'être. Ne me demandez pas non plus ce qui m'attache à vous, sinon la pure contemplation de votre personne dès le premier jour. Mais croyez-en l'augure : je fais bien mieux que prétendre vous avoir ainsi sauvé la vie, par simple admiration, car c'est mon plein amour que je vous offre maintenant. Je n'ai plus le choix. Suite logique, pourrait-on dire. Mais il y a plus. Ce qui passe de moi vers vous est dangereux, insupportable, et je ne peux le porter seul. J'ai besoin de savoir si votre épaule – que vous avez ronde et magnifique ! – accepterait de considérer et peut-être de partager ce fardeau avec moi.

Aussi souhaiterais-je ardemment vous rencontrer, si possible en plein jour, pour que nous en ayons vous et moi le cœur net. Le début voire la moitié d'un cœur net. Je ne veux pas vous importuner, ni venir rider le beau lac de votre front ; mais j'attends votre réponse avec une totale impatience. Aux limites de l'exigence. Votre silence me ferait violence. Votre indifférence rimerait elle aussi avec souffrance.

Autrement dit, vous ne pouvez pas continuer à ignorer tout ce qui par vous, même si malgré vous, a été déclenché et suit son cours hors de tout contrôle. Hors du mien, en tout cas. L'amour parasite mes nerfs, je vais donc ne faire qu'attendre votre réponse. Dites-moi un jour, une heure, un lieu, une pleine pénombre si vous préférez, et j'y serai.

Votre Igor, qui vous adore.

De : suzanne.debohène@mondial.net

Envoyé : dimanche 15 mars 2022 à 22:32

A : igor.davis@mondial.net

Objet : Rappels et précisions

Comment cela, cher Monsieur, est-ce à dire que vous me convoqueriez ? Et au motif, si je vous lis bien, que vous m'auriez « sauvé la vie » ? Où diable allez-vous chercher de telles idées ? En vérité, et même si vous semblez l'ignorer, c'est moi qui de longue date vous ai convoqué. Mais peu importe. Vous m'avez d'ailleurs énormément déçue à ce sujet, si bien que j'avais fini par commencer à vous oublier. J'ignorais qu'un tueur à gage puisse se montrer aussi indigent !

Mais vous revoici, et voici que vous voulez maintenant me séduire. Au cas où vous y parviendriez, bel incapable, je vous invite à vous tenir du bon côté du bouquet. Que ferais-je de votre amour, je n'en ai aujourd'hui nul besoin ! Retournez donc fourbir vos armes, si vous voulez vous rendre utile, et un autre conseil encore : faites-vous plus discret ! Je me passe fort bien des chevaliers servants. J'avais la vie sauve avant de vous croiser, et autant dire que rien n'a changé depuis lors. La gâchette va finir par rouiller, cher Monsieur. Et quoique vous laissiez penser, ce n'est pas de mon fait, seulement du vôtre. Puisque voilà qu'il plait maintenant à Monsieur de m'aimer !

Il y a lieu en effet d'en avoir le début de la moitié d'un « cœur net », comme vous dites. Quelques rappels et précisions quasi contractuelles s'imposent.

Vous écrivez que vous me trouvez belle – et en effet je le suis. Et que vous me suivez sans cesse, mais ça je le sais aussi. C'est même votre raison d'être à mes yeux. Alors suivez-moi autant que bon vous semble. Mais que cela ne vous autorise pas à m'aimer ! Et quand bien même vous seriez plutôt bel homme, si j'en juge « au reflet de votre silhouette », et même à son ombre, il me suffit de l'avoir constaté, sans vous autoriser à en vouloir plus. A vouloir plus *de* moi. Et, je le devine, à vouloir bientôt plus *que* moi : je ne suis sans doute qu'une étape de votre délire.

Mais qui vous autorise à délirer de la sorte sur votre temps de travail ? Sachez, si vous l'avez oublié, que vous n'êtes ici qu'un simple employé. Le fruit d'un contrat avec votre employeur. Vous êtes certes à peu près inopérant dans l'exercice de votre mission, mais vous êtes un employé quand même. En aucun cas un amoureux possible.

Je serais fort désolée pour vous si vous persistiez dans l'erreur à ce dernier sujet.

Trop de mots, cher Monsieur, trop de ces mots que vous aimez trop ! Je n'en demande pas tant : pas tant de mots, mais des actes, un seul acte, même, vous devriez le savoir ! Voilà ce qui me suffirait bien, au point où j'en suis rendue, et ceci pour des raisons qui, au risque de vous décevoir, ne vous regardent et, mieux encore, ne vous concernent en rien.

Bien sincèrement vôtre,
(enfin, tout bien pesé, pas si « vôtre » que cela)

Suzanne Debohène

De : igor.davis@mondial.net

Envoyé : lundi 16 mars 2022 à 06:53

À : suzanne.debohène@mondial.net

Objet : Re : Rappels et précisions

Ah Madame, chère Madame, chère Suzanne, mon cher amour, de quel glacial courriel me transpercez-vous par les voies du réseau ! Je n'ai pu en fermer l'œil de la nuit. J'attendais de vous la possibilité d'une rencontre, l'indication d'un tilleul au coin d'une placette, peut-être ! Moi aussi, je dois l'avouer, je suis déçu. Dévasté, même. Mais pas brisé pour autant. Pas encore.

Trop de mots et pas assez d'actes, protestez-vous. Mais vous n'apportez nulle réponse à ma demande de rendez-vous ! Qui parle d'ailleurs de « convocation » ?

Et puis, vous vous montrez si peu étonnée de ce qu'avant même de vous suivre j'ai déjà su tant de choses sur vous ! Vous prétendez avoir eu connaissance de ma présence avant même que, vendredi soir, je vous la révèle dans toute son insoupçonnable intensité. Vous semblez surtout tenir à ce que la maîtrise de la situation soit de votre côté, et qu'elle le reste. Pourquoi pas, en fait, si tel est votre désir ? Le mien m'a bien vite conduit à renoncer de maîtriser quoique ce soit à votre sujet, et je ne m'en plains pas, bien au contraire. Me le reprocheriez-vous ?

Alors oui, c'est avec exubérance que je vous ai exposé mon extase, mon sens de l'absolu, mes excès d'enthousiasme, mes débordements de jubilation à votre contact. Enfin, si l'on peut parler de contact ! A vous lire, je ne sais si vous souhaitez ou si vous refusez que je m'approche un peu plus près encore de vous que je l'ai fait jusqu'à ce jour. Ce qui m'attire vers vous, voyez-vous, je ne l'avais pas prévu. Mais vous si, dirait-on, mais dans un tout autre registre. Vous semblez avoir programmé de longue date les conditions du croisement de nos chemins. Tout en m'affublant du sobriquet de « tueur à gage ». D'où tenez-vous cela ? Pourquoi pas « détective privé », pendant que vous y êtes ? Que savez-vous vraiment sur moi ? Admettons que je sois un « employé », comme vous dites. Un employé comme tant d'autres, n'est-il pas vrai ? Cela ne fait pas de vous mon « employeur » pour autant. Je suis dès lors bien plus anonyme et invisible à vos yeux que vous ne l'êtes aux miens, et le fait est que, désormais, vous ne l'êtes nullement pour moi. Ce pourquoi je tiens tant à réduire ce déséquilibre entre nous. En me présentant à vous, en sortant de l'ombre où je reste cantonné. Oui, je

suis bel homme en effet. Dès lors, pourquoi ne viendriez-vous pas le constater en plein jour avant d'atteindre cet irréparable que vous êtes la seule d'entre nous, semble-t-il, à appeler de ses vœux ?

En résumé : quand bien même il nous faudrait admettre que je suis une sorte de détective, eh bien je ne demande pas mieux qu'à continuer de vous suivre ! Jusqu'au moment où, j'en fais le pari, c'est vous qui vous résoudrez à me suivre.

Votre Igor, qui vous adore.

PS : depuis peu, je ne vois plus votre lampe de chevet s'éteindre ou s'allumer. Si vous devez découcher, il me faut passer en horaires de nuit. Autres occasions de rencontre, comme je vous en prie.

PPS : Méfions-nous de toute méfiance entre nous.

De : suzanne.debohène@mondial.net

Envoyé : mardi 17 mars 2022 à 12h14

A : igor.davis@mondial.net

Objet : Re : Re : Rappels et précisions

Ainsi donc vous ne « demandez qu'à me suivre », nonobstant de nouveau le fait que c'est moi qui vous ai fait demander de le faire ! Alors, face à un tel aveuglement, laissez-moi, cher ami, sortir et tenter maintenant le gros calibre. Et recourir sans ambages à la récente possibilité de vous dresser un fameux procès féministe, d'ailleurs déjà jugé et dont il ressort clairement ceci : tous les hommes qui s'y voient mis en cause, pour leurs intentions ou pour leurs actes, par une myriade de plaignantes effectives ou potentielles telles que moi s'avèrent n'être peu ou prou, successivement ou simultanément, que des harceleurs ou que des tueurs. Leur seul courage consiste d'une façon ou d'une autre à déflorer la pudeur de leurs victimes après avoir malmené leurs sentiments. C'est d'ailleurs à cela que la plupart des hommes semblent généralement capables de servir – j'allais écrire : de s'employer. Quoique, pour le reste, la congélation de leur sperme suffise désormais à la reproduction de l'espèce et que des banques *ad hoc* puissent amplement y pourvoir.

Bien entendu, les hommes tels que vous – et que tant d'autres – servent aussi, le reste du temps, à faire la guerre (à redistribuer les territoires, à reconstruire les ponts après les avoir détruits, etc.). Et pour commencer : à se faire la guerre entre eux, ivres de testostérone, de Captagon et de gnôle, prétendant parfois que c'est pour nous autres, faibles femmes, qu'ils la font – sans négliger de nous violer en masse au passage, au titre du *burn out* et du repos du guerrier. Mais en oubliant que, depuis plus d'un siècle déjà, nous avons appris à être des deux côtés du carnage : pendant que certaines d'entre nous s'affairent certes à panser les plaies profuses et les moignons des soldats dans les hôpitaux, d'autres s'embauchent comme ouvrières supplétives dans les usines de production de ces munitions toujours plus sophistiquées grâce auxquelles vous vous entretenez.

Mais je m'é gare. Le fait est que va aujourd'hui croissant le nombre de femmes estimant que, sur le fond, tous les hommes sont des coupables en puissance, vu le nombre de leurs futures victimes en circulation !

Quant à moi, même si je ne suis pas de cette école, je me le tiens pour dit. En revanche, vous l'avez noté, je prétends effectivement « maîtriser la situation ». Il me revient encore et toujours de décider dans quelles circonstances je deviendrai, de mon propre chef, une victime. Eventuellement la vôtre, cher tueur en jachère. Pour peu que vous acceptiez de persévérer. Ce dont je ne veux plus douter.

Bien sincèrement (et je peux être plus sincère !),

Suzanne Debohène

De : igor.davis@mondial.net

Envoyé : mardi 17 mars 2022 à 19:07

À : suzanne.debohene@mondial.net

Objet : Chère Madame, chère Suzanne, mon amour

(Voyez comme je sais redevenir fidèle –et sincère moi aussi – dans l'énoncé de mon « objet ».)

Vous commencez par m'appeler « cher ami », cela devient « cher tueur » pour finir, et je me réjouis de trouver enfin tant de chaleur tapie dans vos mots. Mais foin des mots, comme nous disions ces jours-ci. Vos tribunaux, leurs attendus et leurs conclusions ne m'impressionnent pas : passons plutôt aux actes, puisque vous en êtes si friande. Je ne vous réitère plus mes déclarations d'amour, elles sont sans retour possible, je les considère comme acquises et vous pouvez en faire ce que bon vous semble. Quant à moi, et à ce stade, la jalousie ne me mord pas pour autant les chevilles. Vous pouvez bien découcher. Et vous recoucher de même.

Plus de mots, donc, ou bien un seul et qui les vaut tous : voyager. Voilà, tout bien réfléchi, autant tout du moins que peut l'être un passage à l'acte, je vous lance à l'instant et sans plus de préavis une irréfutable invitation au voyage. Quittons ces lieux où rôdent sans cesse menaces et reflets, quittons vous et moi cette ville étouffante, partons avaler ensemble de belles doses de kilomètres, nous ne le regretterons pas, croyez-moi ! Et peut-être, qui sait, nos relations s'adouciront-elles ? Alors oui, voyageons sans plus attendre et sans rien attendre. Rien d'autre qu'apprendre à nous connaître, à sortir de l'absurdité – admettez-le – de l'impasse qui aspire nos pas. Nous errerons peut-être au début, mais nous finirons par moins divaguer. Nous verrons de grands champs et de belles forêts, qui nous enchanteront à coup sûr, et de petits hôtels de la gare aussi où nul ne songera à vous égorger – quelle idée ! – si l'idée vous en venait.

Mais voici que je divague en effet. Il faut dire que vous avez réussi à pas mal m'énerver, depuis le début de nos échanges – sans préjudice bien entendu de l'amour inconditionnel que je vous persiste et m'astreins à vous porter.

Bien. Résumons-nous de nouveau : quand partons-nous ? Et où ? Je vous signale qu'il m'est possible d'emprunter le bateau d'un ami.

Votre Igor, qui vous adore encore et encore.

De : suzanne.debohène@mondial.net

Envoyé : mercredi 18 mars 2022 à 21:18

A : igor.davis@mondial.net

Objet : Sans objet

Vos insistances fougueuses, cher ami le tueur qui s'ignore encore ; et vos impulsions baladeuses, cher harceleur au style post-pubère : sachez bien qu'elles me touchent en même temps qu'elles m'agacent, mais pas au point que me vienne l'idée d'y succomber telles quelles. Que vous m'aimiez à ce point relève de votre seule responsabilité. A rien ni personne je ne veux plus succomber. Si vous n'étiez, disons, qu'une pierre et que vous m'aduliez comme vous le faites – patient face au vent, impatient que survienne l'avalanche – , il en irait de même.

Vous semblez vraiment ignorer à quel point j'en sais plus sur vous que vous n'en savez sur moi. Beaucoup plus. Par exemple, je sais parfaitement ce que vous allez bientôt faire – et ceci malgré le petit inconvénient de votre amour envahissant – pendant que vous, vous ignorez encore presque totalement que vous allez le faire et, surtout, pourquoi vous allez le faire. Que dites-vous de cela, Igor le cador ? Est-ce un paradoxe, ou juste un constat d'échec pour un professionnel comme vous, d'être à ce point ignare et égaré après m'avoir tant suivie, guettée sous toutes les coutures – aujourd'hui encore vous espionnez ma lampe de chevet – puis abreuvée pour ne pas dire inondée du flot de vos impétueux sentiments ? Je note que vos flamboyantes déclarations du début se ternissent déjà de menaces voilées, d'une tentation de main mise et peut-être d'un progressif effluve de jalousie. Oui, vous êtes passé du côté des harceleurs chroniques plutôt, hélas, que de celui des tueurs de circonstance. L'étape logique qui s'annonce est bien celle de l'emprise, sinon du rapt, et vous êtes sur le point d'imaginer pouvoir la programmer avec ma complicité. Mais non, cher monsieur, les temps sont révolus où un homme comme vous pouvait obtenir d'une femme comme moi ce qu'il a décidé tout seul obtenir d'elle.

Vous n'obtiendrez donc rien de moi sinon – et cela va peut-être vous satisfaire – ma pleine acceptation de votre invitation au voyage. Vous avez raison, changeons d'air. Mais laissez-moi choisir la destination. Je renonce volontiers aux kilomètres et aux bateaux. Je vous propose en revanche d'effectuer ensemble un voyage, mais un voyage intérieur. Et que ce soit un voyage contemplatif et silencieux. Enfin : contemplatif pour vous, mais silencieux pour moi. Parce que, plus précisément et s'agissant de moi, j'ai décidé de me contenter de voyager à l'intérieur de vous. Pour y traquer et y réveiller, jusqu'au terminus, ce qui menace de s'éteindre en vous. Je m'explique.

Comme déjà évoqué entre les lignes de mes précédents courriels, voyager à l'intérieur de moi est devenu sans intérêt : il n'y reste qu'un épais désespoir à explorer et, comme il se doit pour ces rimes qui vous sont chères, il y fait tout noir. En attendant la suite qui doit résulter de ce constat, je m'y

couche quand je veux – et avec qui je veux. Lampes éteintes si je veux. A l'intérieur de vous, tout au contraire, ce sont de pleines et riches lumières qui brillent encore. A tel point qu'ébloui par vos propres feux vous vous demandez comment, après que j'aie contemplé votre charme indéniable au fond des vitrines, je peux vous refuser ne serait-ce qu'une brève entrevue sous un tilleul - voire plus, comme on dit, si affinités. Pour l'heure, votre sourire et l'éclat de vos dents s'offrent aux *sunlights* de votre imagination conquérante. Il ne manque qu'un *jazz-band* pour parfaire le décor.

Mais moi, je ne vois toujours en vous qu'un sympathique *mégalo-minus*. Aussi, pour votre bien, pour vous instruire et mieux vous préparer à votre réel destin, je voudrais vous donner à contempler – c'est le moment où jamais – ce que vous êtes pour l'heure devenu et ce dont vous devez par conséquent vous départir. Regardez bien. Regardez-vous bien. Vous n'êtes que mon chien, mon beau mais très passable molosse. Oui, vous me suivez sans cesse, de plus ou moins loin, au flair peut-être, mais sans intelligence. Votre amour pour moi est celui, fidèle et attendri, d'un animal domestique pour sa maîtresse. Je pourrais presque vous envoyer chercher la baballe et, frétilant d'enthousiasme et de servilité, vous me la rapporteriez sans délai pour que je la relance de nouveau. Vous êtes si docile que si je disais « couché » vous partiriez aussitôt, joyeux et flatté, à la recherche d'une niche ou d'un tapis, pourvu que ce soit dans mes proches parages et à portée de l'appétissante gamelle que, dans vos rêves, je vous destine.

Alors, ceci dit, comment vous considérez-vous maintenant, cher monsieur l'apprenti-tueur ? A quoi ressemblez-vous dans la focale de mon regard ? Vos transports amoureux en sortent-ils indemnes de tout préavis de grève ? Et le bateau de votre ami de toute urgence de calfatage ? Je ne sais, et je m'en désole. Vous risquez de rester incapable de m'en vouloir. De préférer me vouloir. A vos côtés. Pour toujours. Il n'en est pas question.

Me viennent, à vous trouver si pathétique et si soumis, des idées de dressage. D'un autre dressage. Car, bon sang de bonsoir, puisque vous avez de si belles dents, que vous dirait-il de réapprendre à les montrer et même à mordre ? A me mordre ?

Mais chut, je n'en dirai pas plus pour l'instant. Examinez d'abord et de nouveau ce que vous êtes devenu et, pour une fois, réfléchissez donc un peu au-delà du miroir que je vous tends !

Bien sincèrement (je vous avais promis d'être sincère...)

Suzanne Debohène

De : igor.davis@mondial.net

Envoyé : jeudi 19 mars 2022 à 08:12

À : suzanne.debohene@mondial.net

Objet : Chère Madame, chère Suzanne

Madame Suzanne, je vous invite au voyage et tu me renvoies à la niche : est-ce là une façon d'être et de faire ? Moi, ça me rend colère. Ne suis-je bon qu'à fouiller le trottoir du museau derrière tes pas ?

Puis, en guise de distraction, à guetter d'un œil lourd les caprices de votre lampe de chevet jusqu'aux limites de l'insomnie ?

Mais le sais-tu et le voulez-vous ? Il y a tant d'autres limites à franchir ensemble, avant et après que l'aube soit venue ! Je ne veux plus tricoter les lianes du désespoir qui, en guise de rideau, pendouillent à ta fenêtre.

Je vois bien que vous cherchez à ce que je te déteste. Bonne nouvelle : c'est chose presque faite. Oui, bien sûr qu'Igor le Médor peut mordre et même déchiqueter. Il faut savoir, belle Suzanne, jusqu'où me pousser dans les recoins de la domesticité. Ta couche, par exemple, peut devenir ma niche. Mieux : avec un peu d'organisation, je peux aussi vous refiler la rage. Tu pourras vous la transmettre... Ainsi qu'à toutes les belles personnes que tu côtoies à toutes les heures de vos ébats. Mais c'est une épidémie de haine de mieux en mieux ciblée qui finira par nous couler des babines. Suivie d'une promesse de guerre. Une guerre entre nous. Entre toi, vous et moi. Entre qui d'autre en effet ?

Alors, déclaration d'amour ou déclaration de guerre ? Que choisit la préposée aux munitions ? Moi, le chien, je reste là à ronger mon hostilité casanière à la manière d'un os : si chien je suis, chien je reste alors, prêt à te vous croquer.

Igor le carnivore, qui vous dévore et te dévore encore.

De : suzanne.debohène@mondial.net

Envoyé : jeudi 19 mars 2022 à 21:37

A : igor.davis@mondial.net

Objet : Je choisis la guerre

Très bien, je choisis la guerre. Je n'ai pas le choix. Là où j'en suis rendue, c'est tout de même plus confortable. Je ne suis pas plus Merteuil que vous n'êtes Valmont, du moins pas encore (ou bien il est trop tard), mais oui, j'y tiens : rendons nos liaisons plus dangereuses encore qu'elles ne le sont devenues. Sachez cependant – outre que je ne vous autorise pas à me tutoyer – à quel point j'aspire à des liaisons qui, mieux que dangereuses, se fassent franchement haineuses, surtout envers moi. Que dis-je : j'y aspire ? Je l'exige ! Oui, sachez me haïr. A défaut d'y parvenir d'emblée, sachez au moins vous y exercer. Mon indulgence vous est acquise si jamais vous commencez par hésiter. Elle est celle qu'on accorde par principe aux animaux de compagnie quand, cessant de seulement les côtoyer, on entreprend un beau jour de les dresser. Pour autant, je n'accepterai aucun fléchissement trop durable de votre part. De là où vous êtes, il vous faudra me haïr au plus vite, au mieux, bien profondément et, oserais-je dire : avec la même ardeur que celle dont vous avez fait preuve en m'aimant tant et trop. Je vous en demande beaucoup, sans doute, mais je vous en crois capable. Admettez simplement que, puisque votre amour a été si minable, votre haine à venir pourrait n'en être que plus grandiose !

Ne négligez pas non plus, au cas où vous viendriez malgré tout à défaillir, le fait qu'à tout moment, et par un simple courriel comme celui-ci, je peux vous dénoncer à votre employeur pour insuffisance professionnelle. Et même pour faute. N'avez-vous pas à l'esprit que je dispose, pour en attester, de la liasse de vos premières confidences ? Eh bien, ce à quoi l'incongruité de vos débordements amoureux vous a conduit et, surtout, ce de quoi elle vous a détourné constituent à coup sûr les fondements d'une faute professionnelle caractérisée. Donc d'un licenciement sans préavis. Comment, si brutalement privé d'emploi et de salaire, parviendrez-vous alors à financer, outre vos emprunts en cours et vos menus besoins, la pension trimestrielle de votre ex-femme et les études de vos deux enfants qui grandissent ?

Oui, comme vous pouvez le constater, je sais de vous tout ce qu'il faut pour m'en faire bien vite détester. Pour que, chaque jour un peu plus, vous vous mettiez à transpirer la haine de moi. Et, de l'odeur de cela, je me délecte déjà.

J'ajoute, pour votre parfaite information, que si vous n'aviez pas été si pressé de me déclarer la guerre ce matin, j'avais déjà programmé une manigance autrement sophistiquée pour vous la déclarer la première. Il était prévu que ce soir, à mon invitation et avec le concours de la plus ardente de mes nièces – celle dont les parents se plaisent tant à vanter la prétendue chasteté –, vous veniez tâter de son corps magnifique. Sans mot dire, au plus près de ma lampe de chevet, mais lampe éteinte et me laissant dans la pénombre, elle vous aurait fait boire juste assez pour que vous la preniez pour moi. Après quoi, sans considération pour mon désespoir amusé, vous auriez traqué ensemble la jouissance jusqu'au point où le flash de mon téléphone en mode photographie vous aurait surpris. Mais bien moins surpris que votre employeur la recevant en pièce jointe avec le courriel circonstancié que j'aurais aussitôt après rédigé à son intention – et dont je vous aurais bien entendu mis en copie. J'en aurais attendu sur le devenir de votre emploi les mêmes effets, mais aggravés, que ceux ci-dessus évoqués. D'autant que ma nièce est pour quelques semaines encore mineure, ce que je me serais sentie, moralement et juridiquement, tenue de révéler.

Mais bon, du fait de votre empressement matinal à me montrer vos crocs plus vite et plus stupidement que je l'avais envisagé, le recours à cette délectable petite scène n'a pas été nécessaire. Et il me faut maintenant agir de façon plus classique, plus proche de votre logique, pour susciter votre fureur et votre envie d'en découdre enfin avec moi.

Oui, encore une fois, je sais que je vous en demande plus qu'à vos habitudes. Mais je crois aussi que, si vous y mettiez un peu plus du vôtre, je pourrai vous apprécier un peu mieux. Et qu'un tilleul serait presque possible. A condition que vous n'alliez pas pisser sur le tronc, hein, cher quadrupède lettré !

Madame Suzanne
*(Madame Suzanne
sert la haine en tisane.
Elle est si belle :
lapez la gamelle.
Flairez le haut de ses bas
puis faites ouah ouah.)*

De : igor.davis@mondial.net

Envoyé : vendredi 20 mars 2022 à 06:53

À : suzanne.debohène@mondial.net

Objet : Chère Madame

Jusqu'où dois-je pousser la haine et l'aboiement pour prétendre te séduire ? Te séduire est d'ailleurs une envie qui a fini par me fuir. C'est celle de ne plus jamais te recroiser, et pour commencer de te suivre, qui germe et parvient à s'imposer. Du large, si tu veux que de nouveau je m'approche !

Tu es parvenue à me faire toucher la malédiction du doigt. Amour et haine ce n'est que du même, dis-tu. Mêmes racines et mêmes floraisons. C'est sans doute là une clause du fameux contrat qui est censé nous lier. Mais te voici tombée si bas, avec de tels adages en tête, que tu prétends maintenant m'attirer par ces liens au fin fond de tes fonds obscurs. De tes scénarios scabreux. Or, bien que tu le dises immense, ton désespoir ne laisse en réalité de place à personne d'autre que toi. Le savais-tu ?

Alors sombre seule, je t'en prie ! Je te suggère en effet la noyade, cette belle expérience de solitude. Choisis une eau bien froide, elle l'est encore dans nos lacs à quelques heures du printemps. Et, bien que tous les chiens sachent nager sans même l'avoir appris, je peux t'assurer que je ne viendrai pas te secourir. Alors heureuse, miss Tisane ?

Igor, qui sort du décor...

De : suzanne.debohène@mondial.net

Envoyé : vendredi 20 mars 2022 à 09:04

A : igor.davis@mondial.net

Objet : Re : Chère Madame

Non, pas la noyade. Venez plutôt sous le tilleul. Votre flair exercé saura bien m'y trouver. Ce soir à 23 heures.

De : igor.davis@mondial.net

Envoyé : vendredi 20 mars 2022 à 09:52

À : suzanne.debohène@mondial.net

Objet : Re : Re : Chère Madame

Bien sûr que je vais te retrouver, miss Tisane. Tilleul ou pas, ce sera la première et la dernière fois que tu me verras enfin, tel que je suis vraiment ! Sinon splendide, du moins intraitable. Tu pourras contempler mes fameuses dents blanches, impitoyablement prêtes, pour cause de guerre sans doute, à passer à l'action. Bien alignées en arc de cercle et réquisitionnées dans l'équerre de mes

mâchoires, elles enserreront féroce­ment le plus aiguisé des poignards et te le pré­sen­teront comme on pré­sen­te les armes à l'appren­ti fusillé. Je m'avancerai donc vers toi – bipède éman­ci­pé, nègre san­guinaire, bolchevik hallu­ci­né, à ta guise – muni comme il se doit d'un cou­teau entre les dents et peut-être d'une note de frais. Notre liaison ayant été trop courte, il y aura peu à tran­cher, sinon cette éti­que corde que je ne veux plus te laisser me mettre au cou. Sur­tout sous la ramure et les chuchote­ments mor­bides d'un tilleul dopé à l'hu­mour noir des pen­daisons – elles ont de longue date sa pré­fé­rence – et au motif que, dans l'im­pas­se de toi, tout cet amour est resté vain.

Alors si le cœur t'en dit, viens donc, ap­pro­che-toi sans crainte. Moi, je n'ai plus de cœur depuis que tu l'as dé­ci­dé, et ce n'est rien d'autre que du sang qui cir­cule en­core dans le tien. Que dire de celui qui bat pour son propre compte dans la poi­trine de ta chaste nièce, loin de toi, loin de moi, au fond d'une autre im­pas­se, à une longueur de gé­né­ra­tion de tout en­tre­cuisse. Viens donc, ap­pro­che-toi sans crainte, car voici mon cou­teau qui se propose de tran­cher toutes les vilaines cordes qui en­tra­vent notre première, notre ultime, notre im­pos­si­ble ren­contre.

De : suzanne.debohène@mondial.net

Envoyé : ven­dre­di 20 mars 2022 à 22:47

A : igor.davis@mondial.net

Objet : Re : Re : Re : Chère Madame

Il est temps, cher Igor, que vous cessiez de délirer. Je peux maintenant vous avouer que j'ai beaucoup aimé le premier jour où vous avez commencé à me suivre. Et ceux d'après aussi.

Seulement voilà, au moment où vous lirez ce courriel, je serai morte, bien morte, et de votre bras, mais ça, vous le savez déjà. Vous me lisez peut-être sur votre téléphone, appuyé contre le lavabo où vous venez de vous nettoyer les mains. Mais pourquoi tout ce sang sur vos mains ? Il aurait été plus propre – même si je ne peux vous y encourager qu'à titre posthume – de choisir de me sectionner la carotide plutôt que de viser le cœur comme, je le pressens, vous avez dû le faire. « *Si le cœur t'en dit* », etc. Un jet bien franc vaut mieux qu'un gâchis d'organes. C'est pourquoi je vous aurai tout à l'heure désigné mon cou du doigt, tout à la fois pour encourager et guider votre bras. Bref, vous savez mieux que moi comment cela s'est passé, je ne suis plus là pour le raconter. Ce qui est fait est fait. Et l'a été comme cela devait l'être.

Enfin pas tout à fait. Mais, parvenus ensemble à ce point, mon pauvre Terminator Igor, je vous dois quelques explications.

Si, pour commencer, je sais que vous êtes un assez bon tueur à gages, c'est tout simplement parce que je vous ai recruté à ce titre. Et même : à cet effet. Cependant, l'amour vous aveuglant, vous n'avez pas voulu le comprendre. Quant à moi, c'est plus tard que j'ai découvert que vous étiez en revanche un assez piètre harceleur.

Votre agence d'intérim ayant décidé, vous le savez, de souscrire à la manie commune de numériser tout ce qui bouge et respire, ses clients et ses responsables ne se rencontrent plus que par écrans

interposés. En utilisant mon nom de jeune fille – Dalloz – pour me présenter à l'agence et le vieux compte bancaire conservé à ce nom pour régler la prestation, il a donc été aisé de me désigner sous mon nom de femme mariée – Debohène – comme la cible du tueur à gage que je faisais embaucher. Et c'est ainsi, mon pauvre monsieur Igor, que vous avez été affecté à mon étrange dossier de suicide – faut-il dire de féminicide ? – assisté.

Se déclenche alors ce que je suppose être le protocole de routine : versement d'un premier acompte par la mandataire, mise en place de la filature de la personne désignée, fourniture à l'exécutant d'une arme de poing dotée d'un silencieux, validation du calendrier de transmission des rapports de suivi sous format pdf, etc. Mais voici hélas que le gros dur insensible que vous êtes censé être et demeurer se fait cœur tendre et qu'il s'éprend de sa victime attribuée. Je ne reçois bientôt plus de rapports écrits. Mais, il y a une semaine tout juste, un premier courriel aussi sirupeux que péremptoire. Un accident du travail aussi promptement survenu perturbe évidemment mes plans et rend qui plus est la filature languissante à l'excès. J'ai certes été sensible à vos sentiments, mais je n'en ai rien montré. Tout juste sortie, plus qu'exaspérée, d'un mariage calamiteux et de quelques autres catastrophes affectives et sociales sur lesquelles il n'y a pas lieu de s'étendre, je ne disposais plus dans ma besace de la moindre miette de sentiments équivalents aux vôtres ou, moins encore, susceptibles d'y répondre. Surtout, je voulais que rien, absolument rien, ne vous détourne de l'obligation d'honorer votre contrat.

C'est pourquoi, dès qu'est arrivé votre premier courriel, j'ai compris qu'il me fallait vous répondre, inventer au fur et à mesure les moyens de vous maintenir coûte que coûte sur la route que je vous avais tracée. Ce qu'il faut comprendre, voyez-vous, le point nodal de ce fameux contrat qui nous lie, est assez simple à formuler : je voulais juste mourir – et je le veux toujours, à cet instant précis – , et ceci sans la moindre hésitation, sans ouverture à la moindre contestation. Dont acte, n'est-ce-pas ? Mes raisons importent peu et ne vous regardent en rien. Disons qu'il s'agit, par exemple, de l'imminence du stade d'une maladie fatale que je n'ai ni le désir ni le courage d'affronter. Ou peut-être d'autre chose, c'est égal. Disons alors : rien qui ne relève d'une autre entremise que celle que je vous ai assignée. Donc, *exit* « Suzanne la tisane ». C'est d'ailleurs chose faite, grâce à vous, à l'heure où vous me lisez. Adieu à la « chère Madame » au seuil de cette première journée du printemps, avec quelques regrets si vous y tenez, mais sans remord pour ce qui me concerne.

Mais qu'allais-je faire de vous, Igor Contemplator, vous qui vous étiez si sottement et si assidument épris de moi ? Je ne voulais tout de même pas que mon départ fasse d'autres victimes que moi ! Or vous étiez-là à m'admirer, à soupirer, au lieu de chercher enfin à me tuer. Devenu petit harceleur hagard, vous aviez oublié de rester tueur, ne me filaturant que pour la forme, et surtout pour votre plaisir. En répondant à vos épanchements j'ai essayé, entre les lignes, de vous rappeler à votre devoir premier : me tuer, et non pas m'aimer. Il a cependant fallu que j'augmente les doses d'humiliation pour que vous commenciez à accepter d'un peu moins m'aimer et, petit à petit, d'un peu plus me détester.

Il a fallu que je souffle fort sur les braises pour que vous vous résolviez à venir me retrouver loin des trottoirs, des vitrines et des lampes de chevet, tard dans la soirée, sous un tilleul solitaire. Avec, comme je l'imagine et l'espère, et comme vous avez fini par l'écrire, un couteau entre les dents ou, mieux encore, entre les mains – puisque vous semblez avoir renoncé au revolver. Etes-vous enfin

prêt, comme je suis prête, à m'administrer la mort franche, celle des prolétaires en colère, des esclaves en cavale, des cosaques en campagne ?

Je n'avais pas le courage de me tuer moi-même, vous venez de le faire et je vous en remercie sincèrement. Je m'excuse de tous les émois inutiles que je vous ai, bien malgré moi, occasionnés. J'espère de tout cœur que, une fois votre employeur rassuré, cela vous vaudra une prime.

Je vous aimais bien, savez-vous ? Et, si j'avais encore eu l'occasion ou le désir de vivre, je vous aurais peut-être aimé un peu plus encore, cher Igor. Ou bien je vous aurais confié ma nièce, après lui avoir dit le plus grand bien de vous. Voilà pourquoi j'ai voulu de toute façon vous épargner. Sans me résigner pour autant. Oui, j'ai piraté vos sentiments, brandi quelques lâches menaces, pour vous conduire à me poignarder. Ce fut étonnement facile.

Pour le reste, je pense qu'il n'y aura pas eu de témoin. L'endroit est désert à 23 heures, je l'ai vérifié hier soir avant de vous y convier ce matin. Seul mon parfum l'aura désigné à votre flair de Médor. Donc, pas de témoin. Et je prie, croix de bois croix de fer, que vous n'aurez pas eu l'idée romantique d'aller vous dénoncer à qui que ce soit. Ni même celle d'aller signaler ma présence ensanglantée au risque de vous faire connaître mais aussi de déclencher l'appel à des secours ou, pire encore leur venue à temps pour me perfuser et me suturer sur place. Au secours, je ne veux pas de secours, à bon entendeur salut !

Pour le reste toujours, on s'occupera bien assez tôt de mon cadavre. L'essentiel est qu'à cette heure j'en sois délivrée. Grâce à vous qui avez finalement agi de façon plus professionnelle que je le craignais au départ, en conformité assez extensive mais au total bien réelle avec le contrat que, sous mon nom de naissance, j'ai signé et financé par internet. Ce même internet nous a donné les moyens d'échanger plus intensément peut-être que beaucoup d'hommes et de femmes avant nous, mais sans nous rencontrer en d'autres circonstances que celles de mon dernier souffle. Cet internet me permet aussi de vous assurer *post mortem* que le contrat a été bien rempli, des deux côtés si je puis dire, et que vous pouvez aller vous coucher tranquille, si possible aux côtés de ma nièce qui vous attend chez moi et que j'ai chargée de préparer mes funérailles.

Quant à moi, et afin que nul ne puisse vous identifier et venir vous importuner à mon sujet, je vais dans un instant supprimer de mon ordinateur – écraser, comme on dit – tous les messages reçus de vous et tous ceux que je vous ai envoyés, y compris celui-ci. Je vous conseille d'en faire de même de votre côté dès que vous aurez fini de me lire pour la dernière fois.

Pour finir, je veux encore vous remercier pour la belle et égoïste générosité dont vous avez fait preuve en décidant tout d'abord de m'épargner et de me garder pour vous. Cette décision vous a bien vite conduit jusqu'aux parages de la folie qui menace quiconque cherche à entretenir au plus profond de lui ce qui cause sa perte. Mais j'étais la donneuse d'ordre, l'ordre de détruire, en même temps que la cible prescrite, et cela vous l'ignoriez – ce n'est sans doute pas un scénario courant dans votre métier de tueur à gage. Comprenez-moi, et puis pardonnez-moi : saisie d'un ultime bouleversement, j'ai choisi de mettre votre amour au service de ma mort et cela ne fut pas sans me prodiguer quelque inespérée douceur. Etre tuée à ma demande par la main de qui m'a aimé et qui sans doute m'aime encore, il y a pires circonstances pour disparaître de cette terre.

Grâce à vous, c'est d'au-delà de la mort que je peux maintenant vous restituer toute l'humanité de votre accueil. L'accueil imprévu et insensé que vous avez réservé à ma présence fugace sur votre chemin. Puis l'accueil que vous avez fait à ma volonté d'être effacée par une main, votre main, qui ne voulait pourtant pas y consentir. De cette humanité-là, puissiez-vous faire bon usage au gré de vos rencontres à venir.

Qui a aimé aimera.

Suzanne Dalloz,
votre chère Madame, votre amour.

Zanzibar - Octobre 2022 / Paris - Février 2023

FRÉDÉRIC JÉSU

NOUVELLES
Chère Madame - 2023

Licence (CC BY -NC-ND)



Vous êtes autorisé à publier, partager, distribuer gratuitement l'œuvre de l'auteur.

Dans la mesure du possible vous devez donner le nom de l'auteur. Vous n'êtes pas autorisé à vendre, louer, reproduire, adapter, modifier, transformer ou faire tout autre usage.

Courriel de l'auteur : contact@frederic-jesu.net

Site officiel de l'auteur : <https://www.frederic-jesu.net>

© Copyright-France tous droits réservés 2020-2023

Paris, 2023

ISBN 979-10-394-0651-2